



**Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

**10 | 2009**

**Varia**

---

## Enquête sur la présence d'Ælius Aristide et de son œuvre dans la littérature grecque du II<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle de notre ère

**Fabrice Robert**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/659>

DOI : 10.4000/anabases.659

ISSN : 2256-9421

### Éditeur

E.R.A.S.M.E.

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 141-160

ISSN : 1774-4296

### Référence électronique

Fabrice Robert, « Enquête sur la présence d'Ælius Aristide et de son œuvre dans la littérature grecque du II<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle de notre ère », *Anabases* [En ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/659> ; DOI : 10.4000/anabases.659

---

© Anabases

## Enquête sur la présence d'Ælius Aristide et de son œuvre dans la littérature grecque du II<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle de notre ère

FABRICE ROBERT

---

AU COURS D'UN RÊVE relaté dans le cinquième *Discours sacré*, le sophiste Ælius Aristide répondit à un médecin qui l'interrogeait sur les raisons pour lesquelles il n'avait pas donné de récente séance publique de déclamation: «C'est que, par Zeus, disais-je, il est plus important pour moi de m'appliquer à quelques-uns de mes écrits, car je dois m'entretenir aussi avec les hommes de l'avenir<sup>1</sup>.» Quoique transposée dans l'univers onirique, c'est certainement une préoccupation réelle du sophiste qui transparait ici: Aristide envisageait déjà de son vivant la postérité de son œuvre, et il ne faisait aucun doute pour lui qu'il obtiendrait une gloire posthume éternelle.

Au regard de la place qu'occupe l'auteur dans les travaux philologiques de l'époque moderne, le vœu d'Aristide semble ne pas s'être réalisé: peu lu, relativement peu édité et rarement étudié, le corpus aristidien est demeuré dans l'ombre depuis la Renaissance jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Un tel effacement peut s'expliquer par de multiples raisons, qu'il n'y a pas lieu de rechercher ici, mais on peut noter qu'il coïncide d'une manière générale avec la mise à l'écart, durant ces siècles, de la quasi-totalité de la littérature grecque d'époque impériale, à l'exception notable d'un Plutarque ou d'un Lucien. C'est essentiellement dans le courant du XX<sup>e</sup> siècle que le corpus aristidien fut redécouvert, et qu'un intérêt croissant se manifesta pour son auteur, notamment grâce aux travaux pionniers

---

<sup>1</sup> Aristide, *Discours sacré* V (*Or.* 51), 52: ὅτι νῆ Δί', ἔφην ἐγώ, σπουδαιότερόν μοί ἐστιν ἐπελθεῖν τινα τῶν γεγραμμένων · δεῖ γάρ με καὶ τοῖς ὕστερον ἀνθρώποις διαλέγεσθαι.

<sup>2</sup> Pour une revue complète des éditions et traductions anciennes d'Aristide, on se reportera à la liste dressée par B. KEIL, *Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia*, vol. II (*Or.* 17-53), Berlin, 1898, p. XXXI-XXXVIII.

d'U. von Wilamowitz, d'A. Boulanger, de F.W. Lenz et de Ch.A. Behr. La réhabilitation de cet auteur comme de la production sophistique de son époque est toujours en cours aujourd'hui<sup>3</sup>.

Entre l'époque à laquelle vécut Aristide (117 - ap. 180) et le début de l'époque moderne, existe un intervalle de quatorze siècles environ ; les questions relatives à la destinée de l'œuvre aristidienne durant cette période sont nombreuses. Quel cas a-t-on fait d'Aristide dans l'Antiquité tardive et à Byzance ? Quelle diffusion connut son œuvre ? Le sophiste bénéficia-t-il, fût-ce pendant un moment, de la gloire posthume à laquelle il aspirait, ou bien son œuvre sombra-t-elle très tôt dans l'oubli dont elle commence seulement de sortir ? Autant d'interrogations qui portent sur la réception d'Aristide auprès de la postérité, et qui n'ont jamais jusqu'ici été étudiées en détail. Ceci n'a en soi rien d'étonnant : étant donné que l'étude du corpus aristidien n'a suscité l'intérêt des philologues que depuis une date relativement récente, et que de nombreuses investigations restent à mener dans ce domaine, il est aisément compréhensible qu'on ne se soit pas encore penché sur la destinée de cette œuvre avec toute l'attention que requiert un tel sujet.

Si le *Nachleben* d'Aristide et de son œuvre n'a pas fait l'objet d'une étude d'ensemble, il existe néanmoins quelques travaux qui, depuis près d'un siècle, ont ouvert la voie à une enquête plus approfondie et plus systématique<sup>4</sup>, mais la lecture de la bibliographie sur ce sujet appelle un double constat : d'une part, les études touchant au *Nachleben* d'Aristide sont très espacées dans le temps, puisqu'elles sont souvent séparées par un intervalle de vingt à trente ans ; d'autre part, chacune d'elles n'envisage qu'une

<sup>3</sup> On signalera en particulier qu'une édition des œuvres complètes d'Aristide est en cours de préparation dans la Collection des Universités de France, sous la responsabilité de L. Pernot. Les onze volumes prévus feront sans nul doute date dans l'histoire des études aristidiennes, car il s'agira de la première traduction française intégrale, et les notes et commentaires qui l'accompagneront feront la synthèse des travaux antérieurs sur Aristide.

<sup>4</sup> Cf. A. BOULANGER, *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 126), Paris, 1923, p. 450-458 ; F.W. LENZ, "The Quotations from Aelius Aristides in Olympiodorus' Commentary on Plato's *Gorgias*", *American Journal of Philology* 67 (1946), p. 103-128 (= *Aristeidestudien*, Berlin, 1964, p. 147-166 : ch. V, "Die Aristeidesszitate in Olympiodors Kommentar zu Platons *Gorgias*"); *id.*, *Aristeidestudien*, p. 167-197 : ch. VI, "Die indirekte Überlieferung der Reden des Aristides in der Bibliothek von Photios"; Ch.A. BEHR, "Citations of Porphyry's *Against Aristides* preserved in Olympiodorus", *American Journal of Philology* 89 (1968), p. 186-199 ; J. BOMPAIRE, "Photius et la seconde Sophistique d'après la *Bibliothèque*", *Travaux et Mémoires du Centre de recherches d'histoire et civilisation de Byzance* 8 (1981), p. 79-86 ; L. PERNOT, "Platon contre Platon : le problème de la rhétorique dans les *Discours platoniciens* d'Aelius Aristide", in M. DIXSAUT (éd.), *Contre Platon I : Le platonisme dévoilé*, Paris, 1993, p. 336-338 ; *id.*, "Mimêsis, rhétorique et politique dans l'essai de Théodore Métochite *Sur Démosthène et Aelius Aristide*", in A. Garzya (éd.), *Spirito e forme nella letteratura bizantina* (Quaderni dell'Accademia Pontaniana, 47), Naples, 2006, p. 107-120 ; *id.*, *L'ombre du tigre*, Naples, 2006, p. 129-175.

portion restreinte et très circonscrite de la destinée de l'auteur et de son œuvre. Dans le prolongement de ces contributions épisodiques et partielles, une étude exhaustive sur le *Nachleben* d'Aristide reste donc à mener.

Un premier travail de collation, mené de façon systématique dans la littérature grecque du II<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, a permis d'établir un corpus de quatre cent quatre-vingt-dix-huit textes, de longueur et de nature variables, qui constituent la base d'une enquête sur le *Nachleben* d'Aristide dans l'Antiquité tardive et à Byzance<sup>5</sup>. Précisons toutefois que ce corpus n'est plus qu'une première recension, et ne prétend aucunement à l'exhaustivité, en particulier pour la période postérieure au VII<sup>e</sup> siècle. Qui plus est, nous nous sommes volontairement limité aux passages dans lesquels des auteurs évoquaient nommément Aristide, soit pour rappeler un trait de sa personnalité ou de sa vie, soit pour citer un extrait de son œuvre<sup>6</sup>. L'ampleur du corpus réuni, en dépit des limites qui viennent d'être exposées, fait d'emblée percevoir toute la différence qui existe entre la période médiévale et l'époque moderne : Aristide occupait, entre le II<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, une place de choix parmi les auteurs anciens. L'intérêt d'étudier le *Nachleben* d'Aristide se fait dès lors jour, car les pistes d'investigation sont nombreuses et prometteuses, mais apparaît aussi, corollairement, la difficulté de mener une enquête d'une telle envergure.

L'ambition de la présente contribution n'est pas de réaliser l'étude complète que l'on est en droit d'attendre sur le *Nachleben* d'Aristide, ni même de livrer au lecteur tous les textes qui composent le corpus provisoire. Elle vise, plus modestement, à poser les bases d'une investigation ultérieure plus approfondie, et à présenter quelques-unes des premières conclusions que nous sommes en mesure de tirer sur la réception du sophiste, en nous fondant sur les textes les plus remarquables du corpus<sup>7</sup>. Une telle étude,

<sup>5</sup> Ce corpus a été présenté *in extenso* dans la seconde annexe de notre thèse de doctorat consacrée aux œuvres perdues du sophiste Aristide. Les extraits y étaient accompagnés d'une traduction française, qui était nôtre dans la plupart des cas, et d'éléments de commentaire.

<sup>6</sup> Ont donc été écartées les reprises d'une formule ou d'un tour aristidien, qui n'étaient pas accompagnées d'une référence nominale à notre auteur, car dans ces cas, il est difficile de savoir si l'auteur sait qu'il cite Aristide, ou s'il pense plutôt utiliser un tour devenu proverbial. La prudence invite donc à ne pas relever ces extraits comme des témoignages de la connaissance d'Aristide. – D'autres textes ont été exclus de notre relevé, pour d'autres raisons : il s'agit des pastiches et des imitations d'Aristide. Ces formes d'intertextualité sont difficiles à repérer, dans la mesure où elles nécessitent une lecture très attentive et une connaissance approfondie du style de chaque auteur, pour permettre d'identifier les écarts par rapport à la norme habituelle de son écriture et l'imitation d'un modèle qui demeure anonyme. Quoique certains passages ou certains discours entiers d'Aristide aient pu servir de modèle sous-jacent à des productions littéraires ultérieures, il a semblé préférable de ne pas s'engager ici sur un terrain aussi délicat, afin de ne pas brouiller les objectifs de l'enquête.

<sup>7</sup> Nous projetons de reprendre le travail effectué à l'occasion de notre thèse, et d'enrichir aussi bien le corpus que le matériel de commentaire en vue d'une publication ultérieure.

quoique partielle, contribuera, nous l'espérons, aussi bien aux études aristidiennes qu'à l'histoire de la culture grecque dans l'Antiquité tardive et à Byzance.

## Les voies multiples de la survie d'Aristide

Le corpus est d'emblée remarquable par le nombre et la diversité des sources. Du II<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, ce sont quelque soixante-dix auteurs qui mentionnent explicitement Aristide, dans des œuvres aussi variées que des traités, des lettres, des discours, des ouvrages d'érudition, des ouvrages à caractère scolaire ou encore des scholies. Cette diversité permet d'apprécier l'extraordinaire diffusion de l'œuvre d'Aristide, dont on constate qu'il n'était pas lu uniquement dans les milieux proches de la rhétorique.

Très tôt, les théoriciens de la rhétorique firent une place dans leurs traités à des exemples tirés de discours d'Aristide. Ce dernier apparaît ainsi, dès la fin du II<sup>e</sup> siècle, dans les ouvrages du Pseudo-Aristide et d'Hermogène<sup>8</sup>, puis on le rencontre, ne fût-ce qu'à travers une unique occurrence, dans presque tous les traités rhétoriques que nous connaissons jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle. Cette présence ininterrompue dans la théorie rhétorique, déjà remarquable en soi, l'est plus encore si l'on s'avise de la diversité des préceptes que les références à Aristide visent à illustrer : loin d'être perçu comme le spécialiste d'un type précis de discours, le sophiste pouvait servir de modèle pour de nombreux procédés rhétoriques et stylistiques, et son œuvre était envisagée comme une inépuisable mine d'exemples de toutes sortes, s'appliquant dans tous les domaines de l'éloquence. Ainsi, chaque théoricien pouvait, au gré de ses centres d'intérêt, faire appel à l'autorité d'Aristide : Ménandros voyait en lui un excellent modèle pour maints types de discours épидictiques, c'est pourquoi il le cite à quatorze reprises dans l'ensemble des deux traités transmis sous son nom<sup>9</sup> ; Romanos le sophiste s'intéressait davantage aux *Discours platoniciens*, dans lesquels il voyait une bonne illustration du genre hybride de la contradiction (ἀντιρρησις)<sup>10</sup> ; citons enfin, en plein cœur du Moyen Âge, un petit traité anonyme qui mentionne Aristide comme une autorité à la fois pour le genre épидictique et pour le genre délibératif<sup>11</sup>.

<sup>8</sup> Cf. Pseudo-Aristide, *Art rhétorique* I, 141-143 ; 144, 3-9 ; 174, 1-6 ; 175-181. – Hermogène, *Sur les formes du discours* I, 6 ; II, 7 ; *Progymnasmata*, 9.

<sup>9</sup> Ménandros connaissait plus de discours d'Aristide que nous n'en connaissons, car trois de ces quatorze mentions font référence à des œuvres aujourd'hui perdues : le rhéteur évoque ainsi un *Discours insulaire* (345, 17-19), une série de trois discours funèbres (418, 6 - 419, 1), et deux hymnes en prose, intitulés *Asclépios* et *Hygie* (343, 27 - 344, 4).

<sup>10</sup> Cf. *Progymnasmata*, 34 et 57 Felten.

<sup>11</sup> Cf. *Sur les quatre parties d'un discours complet*, in Chr. WALZ (éd.), *Rhetores graeci*, vol. III, p. 572 et 573. – D'après une étude philologique récente conduite par Th. M. CONLEY, "Rummaging in Walz's Attic: Two Anonymous Opuscula in *Rhetores Graeci*", *Greek, Roman and Byzantine Studies* 46 (2006), p. 101-122, ce traité aurait été rédigé à

Aristide devint donc très vite un auteur classique, et ce non seulement parce qu'il figurait dans les traités rhétoriques, mais également parce que certaines de ses œuvres étaient lues et commentées dans la classe des rhéteurs. Ses discours n'étaient pas uniquement considérés comme des viviers d'exemples, mais ils étaient jugés dignes de faire l'objet d'études critiques indépendantes. Sopatros, qui fut professeur à Athènes au IV<sup>e</sup> siècle, rédigea ainsi des *Prolégomènes à Aristide*, qui comprennent une introduction générale à la vie, à l'œuvre et au style de notre sophiste (traités B et C), et deux introductions spécifiques à la lecture du *Panathénaique* (traité Pan) et du *Pour les Quatre* (traité Te)<sup>12</sup>. La *Souda* nous apprend que le sophiste Métrophane composa également, à une date inconnue, un *Commentaire sur Aristide*<sup>13</sup>. Le même intérêt exégétique se rencontre encore pendant la Renaissance des Paléologues, époque à laquelle Théodore Métochitès rédigea un *Essai sur Démosthène et Ælius Aristide*<sup>14</sup>.

Qu'ils aient été professeurs de rhétorique ou non, les orateurs, d'une façon générale, furent des vecteurs essentiels de la renommée acquise par Aristide. Ils furent nombreux à le citer, à l'imiter, voire à proclamer leur admiration envers lui. Le cas le plus emblématique est sans nul doute celui de Libanios, au IV<sup>e</sup> siècle. L'orateur syrien reconnaissait à Aristide une suprême qualité oratoire, qui devait servir de modèle à tout un chacun<sup>15</sup>, mais plus encore, il éprouvait à son égard une véritable fascination, si bien qu'il prit soin de préciser, au début d'un discours dans lequel il entreprenait de réfuter son prédécesseur :

Τὸν μὲν οὖν ἑμὸν εἰς τὸν Ἀριστείδην ἔρωτα καὶ ὡς αἰρέσεώς μοι δοθείσης ἢ νικῆσαι πλούτῳ τὸν Μίδαυ ἢ καὶ κατὰ μικρὸν ἐγγὺς ἐλθεῖν τῆς τοῦδε τέχνης εὐθὺς ἂν ἐγενόμην τοῦ δευτέρου, παντὶ που δῆλον, «L'amour que j'éprouve pour Aristide ainsi que le fait que, si l'on me donnait le choix entre surpasser Midas par la richesse et m'approcher ne fût-ce qu'un peu de l'art de cet auteur, je choiserais aussitôt la seconde proposition, cela est, je suppose, évident pour chacun<sup>16</sup>.»

Constantinople durant la Renaissance des Paléologues, entre la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et les années 1320.

<sup>12</sup> L'édition critique la plus récente et la plus claire de cet ensemble composite que sont les *Prolégomènes à Aristide* a été procurée par F.W. LENZ, *The Aristides Prolegomena* (Mnemosyne. Bibliotheca Classica Batava, suppl. 5), Leyde, 1959.

<sup>13</sup> Cf. *Souda*, M1009: Μητροφάνης, Εὐκαρπίας τῆς Φρυγίας, σοφιστής. Ἐγραφε Περὶ τῆς Φρυγίας αὐτῆς βιβλία β', Περὶ ἰδεῶν λόγου, Περὶ στάσεων, εἰς τὴν Ἑρμογένους τέχνην ὑπόμνημα, εἰς Ἀριστείδην ὑπόμνημα.

<sup>14</sup> Pour l'édition de référence, cf. M. GIGANTE (éd.), *Teodoro Metochites. Saggio critico su Demostene e Aristide*, Milan, 1969. Sur ce traité difficile, cf. également l'étude de L. PERNOT, "Mimêsis, rhétorique et politique", dont l'essentiel a été repris sous une forme légèrement modifiée dans *L'ombre du tigre*, p. 100-115.

<sup>15</sup> Cf. par exemple *Lettres*, 1262, 1.

<sup>16</sup> Libanios, *Réponse à Aristide pour la défense des danseurs* (Or. 64), 4.

L'admiration pour l'orateur se doublait d'une véritable vénération pour l'homme : Libanios remercia avec chaleur un certain Théodôros de lui avoir envoyé un portrait d'Aristide<sup>17</sup>, et il alla jusqu'à associer l'orateur au dieu Asclépios, en expliquant que, si Aristide n'était pas capable de procurer les éléments de la guérison, son existence était cependant en elle-même un « don » fait aux hommes<sup>18</sup>. En dépit de cette fascination, et de façon en apparence contradictoire, le corpus libanien comporte peu de références intertextuelles explicites à Aristide<sup>19</sup>, mais c'est que Libanios est tellement imprégné par l'éloquence de son prédécesseur que les références ont pris chez lui des formes plus subtiles, peut-être plus profondes aussi. On pourrait relever dans les discours et les déclamations du sophiste d'Antioche maintes réminiscences, imitations ou allusions implicites. Contentons-nous ici de signaler que plusieurs écrits de Libanios constituent des réponses directes à Aristide, l'attitude polémique affichée ne diminuant en rien l'admiration qui préside au choix de ces sujets. Outre la *Réponse à Aristide pour la défense des danseurs* évoquée plus haut, on peut mentionner la *Réponse d'Achille au discours d'ambassade d'Ulysse* (*Decl.* 5), qui fonctionne comme le pendant antilogique du *Discours d'ambassade à Achille* (*Or.* 16) d'Aristide. Qui plus est, il existe des ressemblances entre les productions oratoires des deux sophistes : Libanios écrivit des hymnes en prose, des monodies, ou encore des discours polémiques destinés à répondre publiquement à des critiques formulées à son encontre<sup>20</sup>, autant de genres oratoires dans lesquels Aristide s'était illustré auparavant. Il n'est pas jusqu'à la *Réponse à Aristide* elle-même qui soit placée sous le patronage d'Aristide, les *Discours platoniciens* fournissant un précédent pour justifier la réfutation d'un auteur par ailleurs admiré<sup>21</sup>.

S'il n'est somme toute pas étonnant qu'Aristide ait été connu et cité dans le milieu de la rhétorique, il est en revanche plus remarquable de constater qu'il était également lu et mentionné par des philosophes, de Porphyre à Pléthon, en passant par Olympiodore et par Psellos. Cette continuité de la présence d'Aristide dans ces sphères résulte sans

<sup>17</sup> Cf. *Lettres*, 1534, 1 : Ἐχω τὸν Ἀριστείδην, πρᾶγμα πάλοι ποθοῦμενον, καὶ σοὶ χάριν ἔχω μικροῦ τοσαύτην, ὅσην περ ἂν, εἰ αὐτὸν ἡμῖν ἀναστήσας τὸν ἄνδρα ἐπεπόμφεις. – La suite de la lettre évoque à nouveau cette graphé, dans laquelle les commentateurs modernes voient le plus souvent un portrait peint, mais il n'est pas exclu qu'il se soit agi d'un buste sculpté, ainsi que le pensait O. SEECK, *Die Briefe des Libanios*, Leipzig, 1906, p. 188.

<sup>18</sup> Cf. *Lettres*, 965, 4 : Πῶς οὖν ἡμῖν ὁ Ἀριστείδης Ἀσκληπιὸς οὐχὶ καὶ τοῦτων ἐκόμιζε μέλλων γε δώρων τὰ μέγιστα κομιεῖν ; Ἔστι μὲν γὰρ καὶ αὐτὸς δῶρον ἡδυεπὴς τις ὦν οὐχ ἥττον ἢ ὁ Νέστωρ, μᾶλλον δ' ἂν ἀμφοτέρους εὖφρανε.

<sup>19</sup> Par un hasard de la transmission, l'essentiel des citations, paraphrases ou références explicites à un passage aristidien précis concerne des œuvres aujourd'hui perdues.

<sup>20</sup> Hymne en prose : *Or.* 5 ; monodies : *or.* 17, 60 et 61 ; discours polémiques et apologétiques : *Or.* 2, 4 et 62.

<sup>21</sup> Cf. *Or.* 64, 5. – Sur la manière dont Aristide articule respect et critique de Platon, et sur la légitimité qu'il donne à son entreprise, cf. en particulier *Or.* 2, 1 et 6-12 ; *Or.* 4, 8.



nul doute de sa propre incursion sur le territoire de la philosophie : le sophiste prit en effet la défense de la rhétorique contre Platon dans trois discours connus sous le titre commun de *Discours platoniciens* (*Or.* 2-4). Aristide devenait donc un interlocuteur à part entière pour l'exégèse platonicienne, d'autant que ses *Discours platoniciens*, et en particulier le *Pour les Quatre*, contribuèrent grandement à sa renommée, si l'on en croit Synésios<sup>22</sup>. Quoi qu'il en soit, ces écrits étaient connus de la postérité, et Aristide est en général mentionné par les philosophes ultérieurs dans une perspective de réfutation. Dès le III<sup>e</sup> siècle, le néoplatonicien Porphyre contre-attaquait dans un *Contre Aristide* en sept livres, dans lequel il prenait vraisemblablement la défense de Platon contre les *Discours platoniciens*<sup>23</sup>, et d'autres philosophes, dont nous ignorons malheureusement les noms, suivirent son exemple<sup>24</sup>. Même quand ils ne nourrissaient pas directement le projet de s'opposer à Aristide, les commentateurs de Platon ressentaient le besoin de réfuter, au fil de leurs exégèses, certaines de ses affirmations. Ainsi, dans l'introduction de son commentaire à l'*Alcibiade* de Platon, Olympiodore écrit :

Ἐπειδὴ δὲ δεῖ τὸν φιλόσοφον φιλοθεάμονα εἶναι τῶν τῆς φύσεως ἔργων, στέλλεται καὶ εἰς Σικελίαν θεασόμενος τοὺς κρατῆρας τοῦ πυρὸς τοὺς ἐν Αἴτνῃ, καὶ οὐ Σικελικῆς τραπέζης χάριν, ὧ γενναῖε Ἀριστείδη, ὡς σὺ φῆς, « Puisque le philosophe doit apprécier l'observation des œuvres de la nature, [Platon] se met justement en chemin pour la Sicile dans le but d'observer les cratères enflammés de l'Etna, et non pour la "table sicilienne", comme tu l'affirmes, noble Aristide<sup>25</sup>. »

<sup>22</sup> Cf. *Dion* 3, 6 : Ἀριστείδην τε ὁ πρὸς Πλάτωνα λόγος ὑπὲρ τῶν τεσσάρων πολλὴν ἐκήρυξεν ἐν τοῖς Ἑλλησιν, « Quant à Aristide, ce fut son discours *Contre Platon pour les Quatre* qui donna le signal de sa gloire en Grèce » (trad. N. Aujoulat, in J. Lamoureux, N. Aujoulat [éd.], *Synésios de Cyrène*, t. IV [CUF], Paris, 2004, p. 149).

<sup>23</sup> L'article Π 2098 de la *Souda* mentionne, parmi les œuvres de Porphyre, « une *Réponse à Aristide* en sept livres » ([...] πρὸς Ἀριστείδην ζ'); pour les hypothèses concernant le contenu de cet ouvrage, cf. en dernier lieu L. PERNOT, *L'ombre du tigre*, p. 307-309 (Appendice "Le *Contre Aristide* de Porphyre").

<sup>24</sup> Cf. Georges le Syncelle, *Ecloga Chronographica*, p. 312 Mosshammer : πρὸς ταῦτα, φασὶν οἱ Πλατωνικοὶ Πλάτωνος ὑπεραπολογούμενοι τοῦ διδασκάλου ἐν τοῖς κατὰ τοῦ Ἀριστείδου, ..., « Face à cela, disent les platoniciens qui prennent la défense de leur maître Platon dans les *Contre Aristide*... » Le pluriel ἐν τοῖς κατὰ τοῦ Ἀριστείδου est susceptible de deux interprétations : soit Georges le Syncelle avait à l'esprit plusieurs réfutations indépendantes, soit il se référait à une seule et même réfutation en plusieurs livres. Le pluriel οἱ Πλατωνικοὶ rend toutefois à nos yeux la première conjecture plus plausible.

<sup>25</sup> Olympiodore, *Commentaire à l'Alcibiade de Platon*, 2, 94-97 Westerink. La présence de l'expression proverbiale de la "table sicilienne", évoquant la gloutonnerie, invite à rapprocher ce passage du § 36 du *Pour les Quatre*, dans lequel le sophiste l'employait également. La remarque du philosophe repose toutefois sur une mauvaise lecture du texte aristidien, car il n'était pas question dans cette section de Platon, mais de Périclès, défendu contre Platon.



Au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle encore, les attaques d'Aristide contre Platon, au nom de la rhétorique, provoquent la hargne d'un Michel Psellos. Ce dernier a à l'esprit l'affirmation d'Aristide selon laquelle, quoi qu'il en dise, Platon était très sensible au choix des mots et à la beauté du style<sup>26</sup>, quand il écrit :

Ἐρρέτωσαν γὰρ Ἀριστείδαι καὶ Διονύσιοι καὶ εἴ τις ἕτερος κακῶς εἶπε τὸν ἄνδρα περὶ τὴν τῶν ὀνομάτων ἐπιλογὴν, «Qu'aillent au diable les Aristides, les Denys et n'importe quel autre qui médit de cet homme [Platon] concernant le choix de ses mots<sup>27</sup>!»

Si l'opposition à Aristide, comme on le voit, put être parfois violente, il n'en reste pas moins que l'existence même de cette opposition prouve que les *Discours platoniciens* étaient lus dans les milieux philosophiques, et que l'opinion du sophiste était jugée digne d'une repartie.

Lu par les sophistes, les rhéteurs et les philosophes, l'œuvre aristidienne a également retenu l'attention des grammairiens et des lexicographes, qui y trouvèrent de nombreux passages écrits dans un attique de la plus haute correction. Il n'est besoin, pour s'en convaincre, que de considérer le nombre de citations d'Aristide qui figurent dans la volumineuse *Ecloga vocum Atticarum*, compilée au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle par Thomas Magistros : ce sont deux cent trente-sept extraits qui sont retenus par le lexicographe ; seul Thucydide y est cité plus qu'Aristide. Cette qualité de modèle atticiste fut, elle aussi, reconnue très tôt à Aristide, car, si les traités grammaticaux et lexicographiques conservés datent essentiellement de la période byzantine, Longin écrivait déjà, au <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle :

Ὅτι τὴν πλεονάσασαν περὶ τὴν Ἀσίαν ἔκλυσιν ἀνεκτήσατο Ἀριστείδης · συνεχῶς γὰρ ἐστὶ καὶ ῥέων καὶ πιθανός, «Aristide a restauré le relâchement qui s'était amplifié en Asie ; en effet, il est constamment limpide autant que persuasif<sup>28</sup>.»

L'auteur oppose ainsi les deux tendances linguistiques traditionnellement présentées comme antithétiques que sont l'asianisme et l'atticisme, ce dernier étant caractérisé par une «limpidité» que Longin attribue sans réserve à Aristide, l'asianisme étant au contraire perçu comme un «relâchement».

Ce rapide tour d'horizon des sources du corpus met en évidence la variété des facettes d'Aristide qui ont intéressé la postérité : le sophiste était connu non seulement pour ses qualités oratoires et rhétoriques, mais aussi pour l'originalité de sa pensée et pour la pureté de sa langue. Il continua donc d'être lu et commenté pour de multiples raisons dans les siècles suivants. La collation et la classification d'un corpus de références

<sup>26</sup> Cf. *Pour les Quatre*, 73 et 618-620.

<sup>27</sup> Michel Psellos, *Theologica*, 2, 98 Westerink.

<sup>28</sup> Longin, fr. 50, 12 Patillon-Brisson.

à Aristide donnent déjà lieu en elles-mêmes à des remarques significatives sur la destinée de l'œuvre aristidienne dans l'Antiquité tardive et à Byzance.

Concernant les sources du corpus, il peut être intéressant de faire encore une remarque, qui montre que l'étude du *Nachleben* peut avoir aussi des incidences sur l'histoire de la transmission du texte aristidien. On note en effet la présence dans le corpus de Maxime Planude, qui cita le début du *Discours d'anniversaire en l'honneur d'Apellas* (Or. 30) dans une scholie à l'*Cédipe roi* de Sophocle :

Ἐπεύχομαι ἐπὶ εὐχῆς, ἀπεύχομαι δὲ τὸ ἀπαγορεύω. Κατεύχομαι δὲ τὸ καταχρῶμαι, ἔστι δ' οὐ καὶ ἐπὶ καλοῦ καὶ εὐχῆς. Ἀριστείδης · Ὅσα δὴ γενεθλοῖς θεοῖς κατηῦκται, « *Epeuchomai* se dit pour une prière, tandis que *apeuchomai* a le sens de *apagoreuô* ("je dissuade"). *Kateuchomai* a le sens de *katarômai* ("je maudis"), mais il se dit aussi en certaines circonstances pour une prière visant un bien. Aristide : "Toutes les prières qui ont été accomplies pour les dieux de la naissance..."<sup>29</sup>. »

Ce passage prouve que l'érudit byzantin connaissait Aristide, et il se révèle particulièrement important car il vient conforter une hypothèse formulée par L. Quattrocelli sur la datation d'un des principaux manuscrits d'Aristide, le *Laurentianus* 60, 8 (T). En s'appuyant sur l'étude de l'écriture et sur des considérations codicologiques, L. Quattrocelli a avancé l'idée que ce manuscrit, traditionnellement daté du XI<sup>e</sup> siècle, devait plus probablement l'être du XIII<sup>e</sup> siècle, et pourrait avoir été confectionné dans le cercle de Maxime Planude<sup>30</sup>. En apportant la preuve que Planude connaissait Aristide, l'extrait cité accroît donc la plausibilité de ces démonstrations, et étaye la thèse de L. Quattrocelli par un argument d'ordre littéraire.

## Les références à l'homme Aristide

Au sein du vaste corpus réuni, se dégagent deux sous-ensembles distincts : les textes qui font référence à une œuvre, voire à un passage précis d'une œuvre aristidienne, et ceux qui évoquent l'auteur lui-même, mentionné pour diverses raisons (biographiques, chronologiques, illustration de pratiques sophistiques ou de traits stylistiques, etc.). Les extraits de ce type offrent matière à de nombreuses et riches investigations, et ils permettent notamment d'apprécier le jugement que la postérité a porté sur Aristide. L'examen de cette question, auquel nous choisissons de nous consacrer ici, fait apparaître que notre sophiste occupait une place éminente au sein du panthéon des auteurs anciens.

<sup>29</sup> Maxime Planude, *Scholies à l'Edipe roi de Sophocle*, 246c.

<sup>30</sup> Pour la datation du manuscrit, cf. L. QUATTROCELLI, "Ricerche sulla tradizione manoscritta di Elio Aristide. Per la nuova datazione del Laur. 60, 8", *Scriptorium* 60/2 (2006), p. 206-226 ; sur l'attribution au cercle de Maxime Planude, cf. du même auteur l'article à paraître dans la *Revue des Études Grecques*, suite à une communication devant l'Association des Études Grecques, en février 2007.

Qu'en est-il, en premier lieu, de la réception de l'œuvre aristidienne du vivant même de son auteur? La réplique onirique citée en ouverture de cette contribution ne laisse pas de susciter des interrogations légitimes : si Aristide envisageait avec autant d'ardeur sa gloire posthume, était-ce qu'il n'obtenait pas de son vivant le succès escompté? Ou bien était-ce au contraire l'ampleur de sa renommée qui l'avait conduit à nourrir de si hautes ambitions pour sa destinée future? La lecture du corpus aristidien semblerait indiquer que la seconde hypothèse est la bonne : les notations fugitives contenues dans les discours conservés et certains épisodes narrés plus longuement dans les *Discours sacrés* donnent d'Aristide l'image d'un sophiste adulé, apprécié pour la qualité de son éloquence et le brio de ses prestations publiques<sup>31</sup>. Mais cette image, que l'on pourrait à la rigueur attribuer à l'excessive fatuité d'un personnage qui ne se distinguait pas par sa modestie, est-elle confirmée par les témoignages de ses contemporains?

Les premières pages de la conclusion d'A. Boulanger visent à nuancer le témoignage apporté par Aristide lui-même sur la gloire qu'il recueillit de son vivant. Le savant remarque à juste titre que les témoignages contemporains sur le succès d'Aristide sont quasi inexistantes, et il estime que l'éloquence érudite et ciselée du sophiste n'était pas susceptible de lui valoir un véritable succès populaire, seuls quelques rares auditeurs étant véritablement aptes à comprendre et à apprécier son atticisme strict et ses références culturelles<sup>32</sup>. Le savant se montre toutefois peut-être un peu trop sévère, allant jusqu'à écrire que « ses oreilles avaient la propriété d'amplifier les applaudissements<sup>33</sup> ». Il est vrai que les mentions d'Aristide chez des contemporains sont peu nombreuses, mais il convient de ne pas minimiser la portée des quelques témoignages dont nous disposons. Lorsque Galien mentionne Aristide, c'est certes moins par intérêt pour ses prouesses oratoires que pour ses pathologies, mais il est dès lors d'autant plus significatif qu'il le désigne comme « un des orateurs les plus éminents<sup>34</sup> », donnant ainsi l'impression de relayer une opinion, voire une appellation communément usitée à propos de

<sup>31</sup> Cf. par exemple *Or.* 48, 82; *Or.* 50, 95 et 102; *Or.* 51, 29.

<sup>32</sup> Cf. *Ælius Aristide*, p. 450-451.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 450.

<sup>34</sup> La mention figure dans une partie du *Commentaire au Timée de Platon*, IV, qui ne nous a été transmise que par le biais d'une traduction arabe. On en trouvera le texte dans H.O. SCHRÖDER, éd., *In Platonis Timaeum commentarii fragmenta* (Coll. Teubner: *Corpus Medicorum Graecorum supplementum*, 1), Leipzig-Berlin, 1934, p. 99 (p. 89-99: *Appendix Arabica*, éd. P. KAHLE). La traduction française à laquelle nous nous référons pour l'extrait qui nous intéresse est imprimée dans D. GOURÉVITCH, *Le triangle hippocratique*, Rome-Paris, 1984, p. 20 : « J'ai vu bien des gens dont le corps était naturellement fort, mais l'âme faible, sans énergie, bonne à rien. Leur maladie est ainsi née d'une espèce d'assoupissement, de stupeur, d'épuisement nerveux, d'un état analogue à l'épilepsie. Quant à ceux dont l'âme est naturellement forte et le corps faible, je n'en ai vu que bien peu, parmi lesquels Aristide qui habitait en Mysie. Il était au nombre des orateurs les plus éminents. C'est ainsi que, au cours de l'activité qu'il déploya toute sa vie à enseigner et à faire des discours, son corps tout entier fut rongé par la phthisie. »

notre sophiste. À la même époque, Phrynichos faisait un vif éloge d'Aristide dans le livre XI de sa *Préparation sophistique*, et le décrivait, selon Photios, comme un orateur « en plein succès<sup>35</sup> ». C'est encore un témoignage indirect qui nous renseigne sur l'avis d'un autre contemporain. Le sophiste Damianos d'Éphèse constitue l'une des principales sources orales de Philostrate à propos d'Aristide ; or, dans la notice qu'il consacre au premier, l'auteur des *Vies des Sophistes* écrit :

Ἀριστείδου γὰρ δὴ καὶ Ἀδριανοῦ κατελιηφότοι· τοῦ μὲν τὴν Σμύρναν, τοῦ δὲ τὴν Ἐφεσον, ἠκροάσατο ἀμφοῖν ἐπὶ μυρίαῖς εἰπὼν πολλῶ ἥδιον ἐς τοιαῦτα δαπανᾶν παιδικὰ ἢ ἐς καλοὺς τε καὶ καλὰς, ὥσπερ ἔνιοι. Καὶ ὅποσα ὑπὲρ τῶν ἀνδρῶν τούτων ἀναγέγραφα Δαμιανοῦ μαθὼν εἴρηκα εἶναι τὰ ἀμφοῖν εἰδότος, « En effet, à l'époque où Aristide et Hadrien s'étaient emparés le premier de Smyrne, le second d'Éphèse, il [Damianos d'Éphèse] les écouta tous les deux, disant qu'il préférerait de beaucoup dépenser dix mille drachmes pour de tels favoris, plutôt que pour de beaux garçons et de belles filles, comme faisaient quelques-uns. Et tout ce que j'ai enregistré à propos de ces hommes, je l'ai écrit après l'avoir appris de Damien, qui connaît bien ce qui touche aux deux personnages<sup>36</sup>. »

La ferveur montrée par le jeune étudiant pourrait assurément lui être propre, et n'engage pas les sentiments d'un public nombreux, mais le choix du verbe καταλαμβάνειν au début de l'extrait indique assez clairement que le succès d'Aristide dépassait les cercles réduits d'amateurs très cultivés.

Au regard de ces trois témoignages, peu nombreux mais sans équivoque, le jugement d'A. Boulanger apparaît quelque peu excessif, car ce qui est dit d'Aristide suggère une certaine notoriété et un certain renom, qui ne se limitaient pas, en tout cas, aux seuls cercles d'érudits.

De nombreux éléments révèlent la haute estime dans laquelle fut tenu Aristide au cours des siècles suivants. Il n'est qu'à relever en premier lieu son statut d'auteur classique, que nous avons entrepris de montrer plus haut. Mais Aristide n'était pas seulement lu dans les classes, et l'on peut voir un autre signe de sa gloire dans le fait que des passages de son œuvre ont été recopiés pour figurer dans des florilèges. De tels recueils, malheureusement, ont souvent été perdus, ou bien ne figurent dans les manuscrits médiévaux qu'à l'état fragmentaire. On relève néanmoins, dans les *Lieux communs* du Pseudo-Maxime le Confesseur, six citations d'Aristide, extraites de six discours différents, auxquelles il convient d'ajouter deux citations d'œuvres perdues<sup>37</sup>. Photios

<sup>35</sup> Cf. Photios, *Bibliothèque*, 158 : Ἀριστείδου [...] τότε ἀκμάζοντος.

<sup>36</sup> *Vies des Sophistes* II, 23, 605.

<sup>37</sup> Sur la datation et l'histoire de la constitution des *Lieux communs*, qui s'échelonna probablement entre le VII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle, cf. S. IHM, éd., *Ps.-Maximus Confessor. Erste kritische Edition einer Redaktion des sacro-profanen Florilegiums* Loci communes (Palingenesia, 73), Stuttgart, 2001, p. XXII-XXIX. – Nous reviendrons sur l'une de ces citations *infra*.

nous apprend également que Stobée avait relevé dans son *Florilège* des citations d'Aristide, quoique ces parties de son recueil ne nous soient pas parvenues<sup>38</sup>. Ceci confirme que notre sophiste figurait parmi les auteurs anciens dont on se souvenait au V<sup>e</sup> siècle, période pour laquelle nous ne possédons par ailleurs que peu de témoignages.

Dans plusieurs textes du corpus, le nom d'Aristide figure aux côtés d'illustres auteurs du canon classique. Il est souvent cité comme modèle d'expression et de clarté, comme référence en matière de norme linguistique, aux côtés de Platon, de Thucydide, ou des deux, comme dans cette remarque de Michel Psellos :

Τὸ δὲ διὰ τοῦτο ἐνταῦθα οὐκ αἰτιολογικῶς εἴρηται τῷ πατρί, ἀλλ' οὔτε μὴν ἐκ περιττοῦ, ὡς ἂν εἶπη τις· ρητορικώτερον δὲ εἴρηται, καὶ Ἀριστείδου καὶ Θουκυδίδου καὶ Πλάτωνος ταῖς τοιαύταις περιττότησι τῶν προθέσεων χαίροντων ὡς μάλιστα, «L'expression "pour cela" (*dia touto*), ici, n'est pas prononcée par le père dans un sens causal, et cependant elle n'est pas non plus en excédent, comme on dit, mais elle est prononcée de façon plutôt rhétorique, étant donné qu'à la fois Aristide, Thucydide et Platon se plaisent au plus haut point à de tels excédents de prépositions<sup>39</sup>.»

Un rapprochement significatif est en outre opéré entre Aristide et Démosthène, qui avaient en commun, selon les Anciens, certains procédés rhétoriques ou certaines figures de style. Dans sa *Division des questions*, Sopatros releva par exemple une «réflexion» commune aux deux orateurs :

Δημοσθενικῶς δὲ καὶ τοῦτο τὸ θεώρημα, ἥδη δὲ καὶ εἰ βούλει καὶ Ἀριστείδειον· ὁ μὲν γὰρ ἐν τοῖς περὶ Θηβαίων, ὁ δὲ ἐν τῷ περὶ τεσσάρων αὐτῷ κατεχρήσατο, διακόνους γεγενῆσθαι τοὺς ἄνδρας εἰπὼν εἰς τὰ καλὰ τοῖς κρείττοσι, «Cette réflexion est bien dans la manière de Démosthène, mais elle est désormais aussi, si tu veux, la manière d'Aristide; ils y ont recouru, le premier dans les discours portant sur les affaires de Thèbes, le second dans le discours *À propos des Quatre*, disant que les hommes sont nés les serviteurs des êtres supérieurs pour ce qui est du beau<sup>40</sup>.»

Dès le IV<sup>e</sup> siècle, Aristide s'était donc hissé au niveau des fleurons de la littérature grecque antique. Une des expressions les plus significatives de l'appartenance de notre sophiste à un canon de référence est fournie par une épigramme attribuée à Thomas le Scolastique, qui fut composée après le VI<sup>e</sup> siècle :

<sup>38</sup> Cf. Photios, *Bibliothèque*, 167 (notice sur Jean Stobée) : Ῥήτορες δὲ καὶ ἱστοριογράφοι βασιλεῖς τε καὶ στρατηγοί (καὶ γὰρ καὶ ἐκ τούτων μαρτυρίας συνήθροισεν) οἶδε, Ἀριστείδης, Ἀριστοκλῆς, Αἰλιανός...

<sup>39</sup> Michel Psellos, *Theologica*, 20, 79 Gautier.

<sup>40</sup> Sopatros, *Division des questions* (VIII, 346 Walz). Le passage fait référence au *Pour les Quatre* (Or. 3), 265.

Ῥητορικῆς φιλέω τρεῖς ἀστέρας, οὐνεκα μούνοι  
πάντων ῥητήρων εἰσὶν ἀρειότεροι·  
σεῖο πόνους φιλέω, Δημοσθένες· εἰμὶ δὲ λίην  
καὶ φιλαριστείδης καὶ φιλοθυκυδίδης,  
«J'aime trois étoiles de la rhétorique, pour la raison que, seuls  
de tous les orateurs, ils sont suffisamment pugnaces ;  
j'aime tes œuvres, Démosthène, et je suis extrêmement  
amoureux et d'Aristide et de Thucydide<sup>41</sup>.»

La répétition litanique du radical de φιλεῖν réunit les trois auteurs, Démosthène, Aristide et Thucydide, qui sont placés conjointement sur le même piédestal. Ainsi intercalé entre deux figures majeures de la littérature de l'époque classique, Aristide était donc appréhendé à part entière comme un des auteurs-phares du passé.

Étoile de la Seconde sophistique, Aristide devint même à lui seul un repère chronologique. Plusieurs notices de la *Souda* ne le mentionnent qu'afin de situer chronologiquement des auteurs comme Aspasios de Byblos, Nicostratos de Macédoine ou Pausanias de Césarée, autant de « contemporains » (σύγχρονος) de notre sophiste. Plus remarquable encore : Hérode Atticus lui-même, que les *Vies des sophistes* de Philostrate présentaient comme l'un des plus brillants sophistes de son époque, n'est plus dans la *Souda* qu'un « contemporain du sophiste Aristide<sup>42</sup> », pâle satellite dont la clarté est voilée par celle de l'astre voisin. C'est dire la supériorité acquise à Byzance par Aristide sur tous les autres sophistes de son époque !

Dernier indice de la place éminente reconnue à Aristide par la postérité : le sophiste est appréhendé, dans certains témoignages, comme un étalon de la valeur littéraire. Dès le III<sup>e</sup> siècle, Longin considérait Aristide non comme un *représentant*, mais comme une *incarnation* de la rhétorique, en le comparant, là encore, à Démosthène :

«Ὅτι Δημοσθένης δεινότατος ὢν ἐν ταῖς ἀντιθέσεσιν οὐκ ἀεὶ τῇ τέχνῃ ἐμμένει, ἀλλ' αὐτὸς γίνεται τέχνη πολλάκις. Ὡσαύτως καὶ Ἀριστείδης, «Démosthène, qui est très habile, ne reste pas toujours dans les limites de l'art en matière d'antithèses, mais il devient souvent lui-même l'art. Il en va de même pour Aristide<sup>43</sup>.»

La hauteur prise par le génie aristidien trouve sa plus claire expression dans un passage où Eunape écrit, à propos d'Himérios :

Εὐκόλος δὲ ἀνὴρ εἰπεῖν καὶ συνηρμοσμένος· κρότον δὲ ἔχει καὶ ἦχον ἢ συνθήκη πολιτικόν· καὶ που σπάνιος καὶ παρὰ τὸν θεῖον Ἀριστείδην ἴσταται, «[Himérios] est un homme à l'expression aisée et harmonieuse. Sa composition oratoire a

<sup>41</sup> *Anthologie de Planude*, 315.

<sup>42</sup> Cf. *Souda*, H545 : [...] Σύγχρονος δὲ ἦν Ἡρώδης Ἀριστείδῃ τῷ σοφιστῇ.

<sup>43</sup> Longin, fr. 50, 5 Patillon-Brisson.

un son et une résonance politiques, et d'une certaine manière, en de rares occasions, il se tient au même niveau que le divin Aristide<sup>44</sup>. »

L'exploration synthétique des jugements portés par la postérité sur Aristide révèle que ce dernier fut très tôt un orateur reconnu, admiré, qu'il fut tenu dans les siècles suivant sa mort pour un parfait technicien de la rhétorique et un brillant auteur digne des grands modèles de la Grèce ancienne, et que cette gloire posthume connut une telle ampleur qu'il accéda au statut rare d'auteur « divin », devenant ainsi un parèdre d'Homère dans le panthéon littéraire de l'Antiquité tardive et de Byzance<sup>45</sup>.

## La fortune variée des discours aristidiens

Les textes du corpus qui se réfèrent précisément à une ou plusieurs œuvres d'Aristide permettent d'appréhender l'inégale fortune des discours de notre sophiste auprès de la postérité, et il serait intéressant de suivre chacun d'eux individuellement, à travers les mentions qui en furent faites. Mais les limites de cette étude nous engagent plus modestement à faire quelques remarques d'ensemble, susceptibles de donner un aperçu de l'intérêt de l'enquête pour l'édition et le commentaire critiques des œuvres conservées elles-mêmes.

Toutes les œuvres qui composent le corpus aristidien tel qu'il se présente à nous aujourd'hui n'ont pas joui de la même faveur, ni suscité le même engouement. Au vu de nos textes, on peut définir trois catégories de discours, en fonction de la fréquence à laquelle ils sont mentionnés par les auteurs ultérieurs.

Loin en tête du palmarès, viennent le *Panathénaïque* (Or. 1) et le *Pour les Quatre* (or. 3), qui sont mentionnés respectivement cent trente-quatre et cent dix fois dans les textes que nous avons collationnés. Sans doute n'est-ce pas un hasard si Sopatros consacra précisément à ces deux œuvres un cours détaillé dans son école : celles-ci semblent avoir fait office, très tôt, de figures de proue de la production aristidienne, et avoir été considérées comme les fleurons de son éloquence, devenant par là-même les emblèmes, voire la signature du sophiste. Pour preuve, alors même qu'il s'intéresse exclusivement, dans son propos, aux *Discours platoniciens*, Olympiodore écrit :

<sup>44</sup> Eunape, *Vies des philosophes et des sophistes* XIV, 2.

<sup>45</sup> Les deux auteurs sont notamment mentionnés côte à côte dans une épigramme qui ornait peut-être une statue d'Aristide, et dans laquelle les cités d'Ionie déclarent : [...] Σμύρνη τέκε θεῖον Ὅμηρον / ἢ καὶ Ἀριστείδην ῥήτορα γειναμένη, « C'est Smyrne qui a enfanté le divin Homère, elle qui a aussi engendré l'orateur Aristide. » (*Anthologie de Planude*, 320)



Ὁ δὲ Ἀριστείδης ὁ ῥήτωρ, ὁ γράψας τὸν Παναθηναϊκόν, ἐν τῇ Ἐπιστολῇ πρὸς τὸν Καπίτωνα λέγει ὅτι· ... «L'orateur Aristide, l'auteur du Panathénaïque, dit dans sa Lettre à Capiton...<sup>46</sup>»

Ce discours était donc si célèbre qu'il participait à l'identification du personnage, et lui était devenu presque consubstantiel.

L'on peut établir ensuite une deuxième catégorie rassemblant quatorze discours, qui présentent les caractéristiques suivantes: non seulement ils semblent avoir été régulièrement lus, puisqu'ils totalisent chacun entre sept et vingt-huit références, mais surtout ils ont retenu l'attention à plusieurs titres, et ne furent pas systématiquement mentionnés pour la même raison. Appartiennent à cette catégorie, par ordre décroissant de fréquence: la *Défense de la rhétorique* (Or. 2), le *Discours égyptien* (Or. 36), *Aux Rhodiens à propos de la concorde* (Or. 24), le *Panegyrique à Cyzique à propos du temple* (Or. 27), le *Discours sacré II* (Or. 48), la *Réponse à Capiton* (Or. 4), le *Contre les profanateurs* (Or. 34), le *Discours sacré IV* (Or. 50), le *Discours sacré V* (Or. 51), le *Discours sicilien I* (Or. 5), la *Monodie pour Smyrne* (Or. 18), *À propos de la concorde, aux cités* (Or. 23), *En l'honneur de Rome* (Or. 26). De ce dernier discours, par exemple, les sources font diverses utilisations: il permet d'illustrer un *topos* encomiastique<sup>47</sup>, contient une référence mythographique<sup>48</sup>, fournit le support de commentaires grammaticaux et lexicologiques<sup>49</sup>, et donne enfin lieu à des discussions philologiques et littéraires, comme on le constate dans un passage particulièrement intéressant, qui donne à voir le type de lecture critique auquel se livraient les auteurs byzantins sur les textes anciens:

Σὺ μὲν γὰρ τοὺς εἰς Ῥώμην Ἀριστείδου τοῦ ῥήτορος ἀναγινώσκων λόγους ἔθος εἶναι, φάσκοντος, τοῖς πλείουσι καὶ ὁδοιποροῦσιν εὐχὰς ποιεῖσθαι, καθ' ὧν ἂν ἕκαστος ἐπινοῇ, ποιητὴς μὲν ἤδη τις εἶπε σκώψας εὐξασθαι κατὰ κρυσόκερω λιβανωτοῦ, καὶ τὰ ἐξῆς. Τέτταρα φῆς ταυτὶ διηπορηκέναι. Τίς τε ὁ τῇ χρεῖα παραληφθεὶς ποιητής, καὶ τίς καθ' οὗ τὴν εὐχὴν γενέσθαι φησὶ χρυσόκερω λιβανωτοῦ, καὶ πῶς τῇ κατὰ κέχρηται ᾧδε προθέσει, καὶ τίς ἢ μέταξυ παρενθήκη τοῦ σκώψας; «Tu as lu le discours *En l'honneur de Rome* de l'orateur Aristide, qui dit: "Les voyageurs qui se déplacent par la mer ou par la route ont l'habitude de faire des vœux, en promettant chacun ce qui lui vient à l'esprit; un poète a dit par plaisanterie qu'on avait fait vœu d'offrir 'de l'encens aux cornes dorées'!", etc.

<sup>46</sup> Olympiodore, *Commentaires au Gorgias de Platon*, 36, 4.

<sup>47</sup> Cf. Ménandros le rhéteur, *Division des discours épидictiques*, 360, 2-5: Aristide a mis au compte des mérites de Rome celui d'avoir réuni, dans la constitution du principat, les plus beaux éléments de toutes les constitutions théorisées dans l'Antiquité (Or. 26, 90).

<sup>48</sup> Cf. Eustathe, *Commentaires à l'Iliade d'Homère* I, 272: Aristide a rappelé que la guerre des Centaures tirait son origine de la colère d'Arès, irrité de n'avoir pas été convié à un banquet de mariage (Or. 26, 105).

<sup>49</sup> Cf. Thomas Magistros, *Ecloga vocum Atticarum*, 43-44 Ritschl (à propos d'Or. 26, 58); *ibid.*, 142 Ritschl (à propos d'Or. 26, 1); *ibid.*, 243 Ritschl (à propos d'Or. 26, 65).

Ce passage comprend, dis-tu, quatre difficultés. Quel est le poète dont il est fait usage? Qui est celui dont on dit que le vœu portait sur “de l’encens aux cornes dorées”? Dans quel sens est employée ici la préposition *kata*? Quel est le sens de *skôpsas*, qui est un ajout intermédiaire<sup>50</sup>? »

Dans la suite de sa lettre, Nicéphore Grégoras se livre à une étude philologique minutieuse de la citation aristidienne, visant à répondre aux quatre questions initialement posées, et ainsi à établir le sens et la portée de l’extrait du discours *En l’honneur de Rome*.

Une troisième et dernière catégorie réunit les autres œuvres aristidiennes, qui ne totalisent pas plus de six mentions, à l’exception de six discours, pour lesquels nous n’avons trouvé aucune référence dans la postérité: le second *Discours smyrniote* (Or. 21), le *Discours funèbre en l’honneur d’Étéonée* (Or. 31), le *Panegyrique pour l’eau de Pergame* (Or. 53), et les trois hymnes *Athéna* (Or. 37), *Héraclès* (Or. 40) et *En l’honneur de Sarapis* (Or. 45). Les œuvres qui ressortissent à cette troisième catégorie ne sont guère citées que dans des traités grammaticaux ou lexicologiques. Il est probable qu’elles étaient considérées comme des œuvres mineures de notre auteur, que seuls les grammairiens entreprenaient de lire, afin d’acquérir une connaissance intégrale d’un auteur réputé pour être un modèle d’atticisme. Ils ont de ce fait repéré dans ces discours des tours et des expressions qu’ils ont fait figurer dans leurs recueils.

La répartition des discours d’Aristide en trois catégories<sup>51</sup> révèle que sa célébrité dans l’Antiquité tardive et pendant le Moyen Âge byzantin reposait principalement sur le *Panathénaïque*, sur ses grands discours épидictiques et moraux<sup>52</sup>, mais aussi, et ce dans une mesure non négligeable, sur ses œuvres que l’on pourrait qualifier d’anomales, en ce sens qu’elles échappent aux classifications traditionnelles et ne correspondent pas à un genre rhétorique défini; c’est le cas des *Discours platoniciens*, en premier lieu du *Pour les Quatre*, ainsi que du *Discours égyptien* et des *Discours sacrés* (Or. 47-52)<sup>53</sup>. Les déclamations, en revanche, ne faisaient pas partie des œuvres qui assuraient à Aristide son renom<sup>54</sup>, pas plus que les hymnes en prose.

<sup>50</sup> Nicéphore Grégoras, *Lettres* 48 (p. 175-176, éd. Guillard).

<sup>51</sup> Il convient encore d’ajouter à la liste qui vient d’être dressée des mentions de groupements de discours, envisagés globalement: les *Discours platoniciens* (deux références), les *Discours siciliens* (une référence), les *Discours leuctriens* (une référence) et les *Discours sacrés* (deux références).

<sup>52</sup> Les Or. 18, 23, 24, 26, 27 et 34.

<sup>53</sup> Nous les envisageons ici globalement, quoique les deuxième, quatrième et cinquième *Discours sacrés* soient bien plus souvent mentionnés que les autres.

<sup>54</sup> Seuls le *Discours d’ambassade à Achille* (Or. 16) et le premier *Discours sicilien* (Or. 5) sont mentionnés plus de cinq fois chacun.

Le corpus sur lequel se fonde notre étude apporte également des éléments nouveaux et intéressants sur l'histoire individuelle de certaines pièces de l'œuvre aristidien. Deux exemples seront ici relevés et commentés.

Le discours *En l'honneur de l'empereur* (Or. 35), qui est transmis dans les manuscrits médiévaux sous le nom d'Aristide, et a été accepté comme tel durant plusieurs siècles, est aujourd'hui considéré comme inauthentique. Les arguments en faveur de l'athétèse, suggérée en premier lieu par B. Keil, paraissent solides, et les débats portent davantage aujourd'hui sur l'identification de l'auteur et de la date de composition de ce discours<sup>55</sup>. Quoi qu'il en soit de ces questions, l'étude du *Nachleben* d'Aristide révèle que son attribution à notre sophiste est ancienne. Trois extraits de notre corpus font référence à ce discours, qu'ils présentent comme une œuvre d'Aristide, sans exprimer ni rapporter le moindre doute à ce sujet. La plus ancienne attestation consiste en une citation littérale relevée par l'auteur des *Lieux communs*, c'est-à-dire à une date antérieure au plus ancien manuscrit conservé d'Aristide<sup>56</sup>:

Ἀριστείδου. Τὸ μὲν νικᾶν ἐν ταῖς μάχαις καὶ τοῖς φαύλοις πολλάκις περιγίνεται· φρονήσει δὲ καὶ σοφίᾳ κρατεῖν δύνασθαι μόνων ἐστὶ τῶν εἰδόντων βουλεύεσθαι, «D'Aristide. "La victoire dans les batailles, souvent, revient même aux médiocres, tandis que la capacité de dominer par l'intelligence et la sagesse appartient à ceux-là seuls qui savent délibérer"<sup>57</sup>.»

Dès cette époque, le discours apocryphe était donc intégré au corpus aristidien en circulation<sup>58</sup>.

Deux discours d'Aristide nous sont parvenus mutilés: le *Discours sacré VI* (Or. 52) et le *Panegyrique pour l'eau de Pergame* (Or. 53). De ce dernier discours, comme cela a été précisé plus haut, nous n'avons trouvé aucune trace dans la postérité. Quant au dernier *Discours sacré*, il est mentionné à deux reprises, au XIV<sup>e</sup> siècle, par l'auteur du commentaire aux *Harmoniques* de Ptolémée, et ce dans un objectif bien précis: il s'agissait d'énumérer des œuvres qui sont restées inachevées du fait de la mort de leur auteur. Ainsi lit-on dès la préface:

<sup>55</sup> Pour une synthèse sur les débats relatifs à ce discours et les preuves de son inauthenticité, cf. en dernier lieu l'appendice II de L. PERNOT, *Éloges grecs de Rome*, Paris, 1997, intitulée "Le discours *En l'honneur de l'empereur*: inauthenticité, contexte historique, identité de l'empereur" (p. 171-183).

<sup>56</sup> Pour la date, cf. *supra* (n. 37).

<sup>57</sup> Pseudo-Maxime le Confesseur, *Lieux communs*, 2.33./34. (éd. S. IHM, p. 50). La citation provient du § 33 du discours *En l'honneur de l'empereur*; la traduction est celle de L. PERNOT, *Éloges grecs de Rome*, p. 158.

<sup>58</sup> Pour les autres références à ce discours comme étant d'Aristide, cf. Thomas Magistros, *Ecloga vocum Atticarum*, p. 75 et 154-155 Ritschl (respectivement à propos des §§ 7 et 10 de l'Or. 35).

Ταὐτὸν δέ τι συνέβη καὶ Πτολεμαίῳ ἐνταῦθα περὶ τὸ τῆς ἀρμονικῆς τελευταῖον βιβλίον, ὁποῖον πάλαι Σόλωνι καὶ Πλάτῳι καὶ Ἀριστείδῃ τῷ ῥήτορι καὶ πρὸς γε ἔτι τῷ μεγάλῳ Βασιλείῳ. Τοῦ γὰρ Σόλωνος τὴν Ἀτλαντικὴν ὑπόθεσιν ἀτελῇ καταλιπόντος ὁ Πλάτων ἐξεργάσασθαι καὶ διακοσμήσαι φιλοτιμούμενος πρόθυρα μὲν καὶ αὐτὰς μεγάλας τῇ ἀρχῇ περιέθηκεν. Ὅψέ δ' ἀρξάμενος ὁμοίως τῷ Σόλωνι καὶ αὐτὸς προκατέλυε τοῦ ἔργου τὸν βίον. Ἀριστείδης δὲ τὸν τελευταῖον τῶν ἱερῶν αὐτοῦ λόγων καὶ αὐτὸς ἡμιτελῇ κατέλιπε τελευτήσας, «Il arriva alors à Ptolémée, concernant le dernier livre de son *Harmonique*, la même chose qu'autrefois à Solon, à Platon, à l'orateur Aristide, et encore en sus à Basile le Grand. En effet, comme Solon avait laissé inachevé son ouvrage sur l'Atlantide, Platon, qui nourrissait l'ambition de le terminer et de le mettre en ordre, disposa pour le commencement un vestibule et de grandes cours, mais comme il avait commencé trop tard, ainsi qu'il était arrivé à Solon, lui aussi termina sa vie avant son œuvre. Quant à Aristide, lui aussi mourut en laissant incomplet le dernier de ses *Discours sacrés*<sup>59</sup>.»

Bien que les témoignages antérieurs fassent défaut, il est probable que l'auteur de ces lignes se faisait l'écho d'une tradition plus ancienne, laquelle tendait à fournir une explication à la survivance d'un discours aussi mutilé<sup>60</sup>. Notons que l'explication avancée est certainement fallacieuse, et ce type de mutilation fait davantage songer à un accident matériel survenu sur un livre, à un certain moment de la transmission : le discours s'arrête en effet brusquement au milieu d'une phrase<sup>61</sup>. Ce qui paraît intéressant ici, c'est de remarquer d'une part que l'on a essayé, à date ancienne, de rendre compte de façon cohérente et rationnelle de l'aspect du corpus aristidien, et d'autre part que cette entreprise a vraisemblablement trouvé un matériau dans une autre tradition qui circulait à propos d'Aristide : sa maladie, qui était perçue comme une caractéristique biographique essentielle. Les œuvres aristidiennes conservées contiennent maintes allusions, plus ou moins développées, à l'état de santé fragile de l'auteur, et les trois premiers *Discours sacrés* consistent même en une énumération des innombrables maux dont le sophiste fut affligé durant sa vie, ainsi que des cures et des remèdes auxquels il se soumit pour en être délivré. De ce fait, la postérité retint comme un élément important de la

<sup>59</sup> Nicéphore Grégoras (?), *Préface aux Harmoniques de Ptolémée*. Cette œuvre exégétique, transmise par le *codex Coisl.* CLXXII, a été partiellement imprimée dans F. BOLL, "Studien über Claudius Ptolemäus. Ein Beitrag zur Geschichte der griechischen Philosophie und Astrologie", *Jahrbücher für classische Philologie* suppl. 21 (1894), p. 55. La scholie aux *Harmoniques*, III, 14, contient la même anecdote, mais elle apporte une précision supplémentaire : Aristide serait mort « emporté par une maladie inattendue » (νόσῳ χρησάμενος ἀπροσδοκίῳ).

<sup>60</sup> Seuls les trois premiers paragraphes du *Discours sacré VI* ont en effet été conservés.

<sup>61</sup> Quoiqu'il rejetât cette explication à propos de l'*Or.* 52 (cf. *Ælius Aristides*, p. 91, n. 1), Ch.A. BEHR formula une hypothèse semblable pour expliquer la mutilation du *Panegyrique pour l'eau de Pergame* (cf. *ibid.*, p. 114), mais il y renonça par la suite (cf. *The Complete Works translated into English*, vol. II, Leyde, p. 445, n. 1 [notes to LII et notes to LIII]).

vie et de la personnalité d'Aristide cette maladie que le sophiste s'efforça de présenter lui-même comme un signe de son destin hors norme et de la faveur divine. Outre le témoignage contemporain de Galien rapporté plus haut, il convient de noter que les deux principaux biographes d'Aristide, Philostrate et Sopatros, mentionnent sa maladie dès le début de leurs études respectives, comme si cette donnée fournissait une clé de lecture de son œuvre et un élément de compréhension du personnage :

Νοσώδης δὲ ἐκ μαιρακίου γενόμενος οὐκ ἡμέλησε τοῦ ποιεῖν. Τὴν μὲν οὖν ἰδέαν τῆς νόσου καὶ ὅτι τὰ νεῦρα αὐτῷ ἐπεφρίκει, ἐν Ἱεροῖς βιβλίοις αὐτὸς φράζει [...], «Malgré l'état maladif qui l'affecta à partir de son adolescence, il ne négligea pas le travail. La forme de sa maladie et le fait que “ses nerfs étaient pris de frémissements”, lui-même l'indique dans les *Livres sacrés*<sup>62</sup>.»

Οὗτος δὲ ὁ Ἀριστείδης νέος ὢν πικροτάτην λέγεται νεοοσηκέναι νόσον· ἐπιληπτικὸν γὰρ αὐτὸν λέγουσι γεγονέναι, καὶ τὸ τῶν λόγων αὐτοῦ διὰ τοῦτο ἡργηκέναι ἐπὶ τινα χρόνον. Εἴτα ἀπελθὼν ἐν Περγάμῳ, ὡς δὴ τοῦ Ἀσκληπιοῦ πολὺν ἐκέισε φοιτῶντος, καὶ παραμείνας χρόνον ἔτυχεν ἰάσεως, «Notre Aristide contracta, dit-on, dans sa jeunesse, une maladie très dure : on dit en effet qu'il était devenu épileptique, et que c'est pour cette raison qu'il resta quelque temps sans travailler ses discours ; puis, s'étant installé à Pergame du fait qu'Asclépios y rendait force visites, et y étant resté pendant un temps, il obtint la guérison<sup>63</sup>.»

Il est donc intéressant de constater qu'une tradition touchant à la biographie du sophiste a pu être utilisée et recevoir des prolongements dans les interrogations relatives aux aspects codicologiques ou ecdotiques de son œuvre.

\*  
\*   \*   \*

Sur plusieurs points, la présente enquête a montré que l'étude du *Nachleben* d'Aristide et de son œuvre était susceptible d'apporter des nouveautés, et d'enrichir les travaux en cours sur ce sophiste. Ainsi a-t-elle mis en évidence la multiplicité des facettes d'Aristide qui retinrent l'attention de la postérité, et qui expliquent que son œuvre ait été lue et connue, ne fût-ce que partiellement, aussi bien par des orateurs et des rhéteurs que par des philosophes, des lexicographes ou encore des compilateurs de florilèges. Les mentions d'Aristide faites par la postérité révèlent en outre que le sophiste

<sup>62</sup> Philostrate, *Vies des sophistes* II, 9, 581. – Concernant le tremblement nerveux, Philostrate a manifestement en tête un passage précis du *Discours sacré II* (*Or.* 48), 6, dans lequel on retrouve la formule τὰ νεῦρα ἐπεφρίκει ; il s'agit donc d'une citation littérale, non signalée comme telle, c'est pourquoi nous avons pris le parti d'ajouter des guillemets dans la traduction.

<sup>63</sup> Sopatros, *Prolégomènes à Aristide*, traité B, 5.

jouissait d'une solide réputation, et figurait en bonne place parmi les auteurs anciens qui servaient de référence; cette gloire quasi unanime ne se démentit pas pendant près de quatorze siècles<sup>64</sup>. L'exploration du corpus de références préalablement collationné a enfin mis au jour certains éléments qui se révèlent d'un grand intérêt pour l'édition et l'analyse des œuvres complètes du sophiste: elle a fourni la preuve que Maxime Planude, dont jusqu'ici nous ne faisons que soupçonner qu'il avait pu jouer un rôle dans la transmission du corpus aristidien, avait bel et bien une connaissance directe des œuvres du sophiste smyrniote. Par ailleurs, il s'est avéré possible de dresser un palmarès des œuvres d'Aristide, en fonction de leur notoriété auprès des générations ultérieures, et plusieurs extraits apparaissent particulièrement précieux pour l'histoire individuelle et le commentaire de certains discours conservés.

En présentant quelques-uns des résultats auxquels aboutit une enquête sur le *Nachleben* d'Aristide, nous avons avant tout cherché à poser les jalons d'une étude méthodique et exhaustive portant sur la réception d'Aristide dans l'Antiquité tardive et à Byzance, et nous avons envisagé la présente contribution comme un laboratoire destiné à ouvrir des pistes d'investigation et de réflexion. Forte de ces prémices encourageantes, une étude future plus complète du *Nachleben* d'Aristide devrait permettre d'approfondir notre connaissance de l'auteur et de l'histoire de son œuvre, et elle devrait contribuer en même temps aux recherches sur la culture et la transmission des textes à l'époque médiévale.

Fabrice ROBERT

---

*Docteur en sciences de l'Antiquité*  
180, rue du Faubourg Saint-Denis  
75010 Paris  
*fabrice.robert3@wanadoo.fr*

---

<sup>64</sup> À notre connaissance, dans le concert général de louanges, seuls font exception certains philosophes ou érudits chrétiens, trop éloignés d'Aristide d'un point de vue idéologique pour pouvoir lui vouer une totale dévotion. De telles réserves devront être analysées avec précision dans des recherches ultérieures.